

J'ai bien éprouvé dès mes premiers essais d'écriture, vers l'âge de douze ou treize ans, le besoin de les faire lire à des camarades (c'était au collège François Viète à Fontenay-le-Comte) : le besoin du regard, de la lecture de quelques autres, et, je le crois, sans qu'entre en jeu la moindre vanité : c'était comme des gestes dans l'amitié confiante en l'autre ou dans l'inquiétude d'un amour qui restait sans réponse. En fait une édition (à tirage très limité et sans frais d'édition) de ces premiers poèmes. Je n'ai jamais pensé que j'écrivais d'abord pour moi seul et que j'aurais pu garder mes poèmes dans un tiroir fermé aux autres, ou les jeter au feu au fur et à mesure de leur écriture.

C'est un peu plus tard que la vanité s'est imposée, s'est saisie de ce désir, qui persistait, de joindre les autres avec des mots : publications dans quelques revues (celles qui me tombaient par hasard sous la main) puis le paiement (alors que j'étais bien peu argenté) d'une première publication à compte d'auteur (elle fut reprise bien plus tard par les éditions Océanes, ce qui la lavait en quelque sorte de ce péché de vanité juvénile).

Dans ce geste de donner à lire un poème à quelqu'un je voulais surtout partager des sentiments, émerveillement ou inquiétude auprès des autres ou des choses qui m'entouraient, mais tout de suite il y eu aussi ce désir de montrer comment j'arrangeais ensemble des mots pour en faire un poème et peut-être bien que c'est à l'ombre de ce rôle d'arrangeur que s'est développé le démon de la vanité : sans souci de rien apprendre, de rien expliquer aux autres (j'en étais d'ailleurs sans doute incapable) je devenais assez bêtement fier de ce que j'écrivais, de savoir musiquer un poème. Il fallait donc abandonner le petit cercle d'amis qui maintenaient vivant mon désir d'écrire et monter sur la scène éditoriale pour affirmer mon éventuelle voix (son phrasé, un ton, une présence et sans doute pas grand-chose d'autre). Vanité, vanité ! je ne peux m'empêcher de le penser. Certes ! mais dans ce désir de faire voir mes poèmes n'y avait-il plus ce plaisir qu'on prend à jouer par exemple au foot avec les copains et à participer du mieux qu'on peut au déroulement du jeu ?

Je ne suis jamais sorti de ce mélange d'égoïste vanité et d'abandon de soi-même, sans marchandage, à l'autre.

Il se pourrait qu'un poème fasse quelque chose à la langue, qu'il la bouscule, la fasse briller de façon inattendue ou la dénonce au contraire à cause de ce qu'elle est, de ce qu'elle est devenue.

Il peut arriver qu'un poème s'emporte contre des misères, des violences, des lâchetés ou des courages trop bien-pensants, contre le monde dans lequel forcément il baigne. Ou bien qu'il dise toutes les éphémères et fragiles beautés de ce monde.

Possible aussi qu'un poème se cogne de façon répétitive contre l'énigme de la mort, contre aussi sa propre énigme de poème vivant qui ne sait pas pourquoi il vit, ou qu'il s'épuise à vouloir dire la merveille que peut être la vie à chaque instant, autant que celle des agencements de mots, de lettres et de bruits que ce poème donne à voir et à entendre en s'écrivant.

Pour qu'on sache si cela est vrai ou pas il faut que le poème soit édité et donné à lire, sinon tout son potentiel de sens et de matérialité sensible disparaît dans un tiroir d'oubli. Dans la seule tête, comme un tiroir fermé, de son auteur.

Mais ne dit-on pas toujours à l'éditeur (sans le dire vraiment) qu'on lui propose quelque chose d'important ? On sait d'emblée qu'on lui propose de la vanité, qu'on lui vend de la « gloriole » en prétendant œuvrer pour sauver quoi que ce soit ou quelque chose de soi-disant essentiel dans l'humaine nature ?

Il faudrait pouvoir écrire à l'éditeur comme on interpelle dans la cour d'école un camarade pour lui demander s'il veut jouer avec toi. Et ne penser, ce faisant, qu'à ce moment de jeu possible qui ne va sans doute pas durer longtemps mais qui t'envoie soudain auprès de l'autre... et longtemps après, parfois, l'autre ou toi-même allez vous en souvenir et quelque chose de vivant deviendra plus vivant.

Malheureusement écrire à l'éditeur ne peut pas échapper à cette vanité qui vend. Mais au lieu de s'en désespérer il faut peut-être s'en féliciter, un peu du moins, car sans elle, les auteurs sans doute n'enverraient pas de manuscrits aux éditeurs. Et dans ces obscures tractations éditoriales il est heureusement possible pour l'auteur de retrouver après cette relation trouble avec l'éditeur un peu de belle gratuité humaine avec les éventuels lecteurs et la critique : si l'auteur s'astreint à ne jamais solliciter leur lecture, et dès lors, si lecture il y a et rendue publique, ce n'est pas de la gloriole (quand même un peu, aussi) qu'il en tirera mais le plaisir (parfois aussi du déplaisir, cela peut arriver) d'une vraie rencontre avec l'autre. C'est peut-être assez pour continuer de publier.

James Sacré